

Le grand départ

Isabelle Couture

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, I. (1998). Le grand départ. *Moebius*, (78), 44–47.

ISABELLE COUTURE

Le grand départ

Durant sa vie, chaque être arrive à un moment creux qui le pousse à se questionner sur ses réalisations personnelles. J'ai compris avec horreur que je n'avais rien accompli depuis un certain moment déjà, et que, en manque de nouvelles expériences, j'en étais venue à m'ennuyer. Il me fallait donc du changement.

J'aurais pu me contenter de changements superficiels, comme une nouvelle coupe de cheveux, un nouveau style vestimentaire, mais l'effet s'estompe trop rapidement et tout est à recommencer. La vie est une chaîne de changements, qui sont chacun des départs vers de nouveaux horizons, au sens propre et au sens figuré. J'ai donc décidé de partir. La destination m'importait peu, j'avais seulement envie de tout laisser derrière moi et d'expérimenter quelque chose de nouveau. J'aurais pu partir en voyage. Mais l'avion, le train, les hôtels, ça coûte trop cher, et j'ai trop peur de me faire attaquer en faisant du pouce. Alors, tant qu'à se faire agresser et à se retrouver morte au fond d'un fossé, mieux vaut le faire soi-même plutôt que de laisser tout le plaisir à un désaxé. Quand même, il ne faudrait pas les encourager! Ce qu'il me fallait, c'était un nouveau départ. Un vrai, un qui dure, alors j'ai opté pour l'ultime départ.

J'ai bien saisi que personne ne sait exactement ce qui se passe après le grand départ. J'y ai décelé une excellente occasion de parvenir à mes fins tout en étant utile au reste de la population. Je suis donc descendue dans la cave de la maison familiale, et j'ai sorti le fusil de chasse de mon père. J'ai écrit une lettre pour expliquer mon geste juste au cas où ils penseraient que j'ai été la victime d'un cambrioleur surpris ou d'un mafioso impatient. Il faut s'assurer du crédit de ses actes. Ce cadavre-là, ce sera mon œuvre. J'ai

placé la lettre sur la table basse, je me suis installée au milieu de la pièce et j'ai attendu. J'ai attendu que tout le monde soit sorti de la maison. Alors, j'ai placé le canon sur ma tempe, et j'ai appuyé sur la détente.

Pendant une fraction de seconde, je me suis surprise à regretter mon geste. Mais la balle s'est rendue plus vite au cerveau que mes regrets à mes doigts. Mon cerveau ne devait plus être en mesure de véhiculer les informations, il devait être éparpillé sur le tapis du salon de la cave. J'ai eu mon départ. Beau, bon, pas cher, mais tellement salissant...

Puis j'ai ouvert les yeux. Apparemment, le mythe du tunnel avec la lumière au bout était fondé. J'étais devant une grande lumière blanche, et on m'appelait. La voix était diffuse, et me semblait lointaine. Je pensais que c'était Dieu ou une quelconque entité du même genre. J'ai essayé de lui répondre, mais les mots restèrent pris dans ma gorge, l'émotion m'avait envahie. Je me suis dit que c'était le plus beau des voyages que j'avais faits.

Puis ma vue s'est précisée. Et j'ai été vite désillusionnée. J'avais manqué mon coup. Ce que j'avais pris pour la grande lumière blanche, c'était en fait les néons de l'urgence. La voix qui m'appelait était diffuse parce que le coup de fusil m'avait assourdi. Et ce n'était pas Dieu. C'était mon père. Ce que j'avais pris pour la mort n'était en fait qu'une commotion, je me suis cogné la tête sur la table du salon. Je ne pouvais réellement plus dire quoi que ce soit, j'étais trop en colère d'avoir échoué. Le docteur de l'urgence était penché au-dessus de ma tête et parlait à mes parents. D'après lui, c'est à peine si je me suis effleuré l'oreille. Faudra que j'apprenne à viser. Que voulez-vous, j'étais nerveuse, alors j'avais la tremblote. Ils m'ont nettoyée et recousue, puis je suis rentrée chez moi. Je venais de manquer le bateau pour l'éternité. Pas parce que j'étais en retard, mais parce que j'ai été trop maladroite pour trouver la passerelle.

J'ai passé des heures à observer ma cicatrice sous toutes ses coutures dans le miroir. Pour certains, ça leur passe l'envie de récidiver. Moi, de me trouver une ressemblance avec Frankenstein, ça m'a motivée à prendre un billet pour la prochaine croisière. J'ai cherché le fusil partout dans la maison, mais je ne l'ai pas trouvé. J'ai demandé à mon père

re où il l'avait rangé. Il m'a demandé pourquoi, et je lui ai répondu. Honnêtement. Je lui ai expliqué ma quête du nouveau départ, que c'était comme une mission d'exploration d'un monde inconnu. Il m'a prise au sérieux, mais pas dans le sens où je l'aurais souhaité. Il m'a offert un départ tout neuf: l'hôpital psychiatrique.

On m'a traitée exactement comme dans l'armée et les camps de prisonniers de guerre. On m'a attachée, question que je ne me blesse pas. Franchement, comme si j'étais masochiste! Je ne veux pas souffrir, je veux juste essayer de mourir, n'était-ce pas assez clair? On a essayé de me faire un lavage de cerveau, de me persuader que la vie est belle, enrichissante, inévitable. Que c'était sacrilège de décider de mon propre sort, que c'était là le rôle du destin ou de Dieu, selon le thérapeute.

Pendant mon séjour, je n'ai pas pu faire autre chose que réfléchir. Maintenant, je ne comprends plus rien. Toute ma vie, on m'a dit de foncer, que j'étais seule maîtresse de ma destinée, que j'étais seule responsable de mes actes. Je peux décider où et quand je fais quoi que ce soit de tout, sauf de mourir. C'est interdit. On doit attendre et subir. Mais voyez-vous, si l'on fait cela en vivant, on est paresseux et lâche. Faut croire que la mort fait partie d'un autre département.

J'ai joué le jeu jusqu'au bout. J'ai fait beaucoup de progrès, assez pour avoir enfin le privilège et l'honneur de vivre dans un monde en couleurs. Blanc, c'est beau, mais ça s'imprègne dans le cerveau, ça m'a rappelé combien je m'ennuyais auparavant, et combien c'est encore pire aujourd'hui. J'ai survécu à six mois de thérapie intense sur la valeur de la vie et l'optimisme généralisé. Je suis persuadée que ces thérapeutes ne croient pas la moitié de ce qu'ils disent. Je l'espère, parce que sinon c'est une belle bande d'illuminés qu'on aurait dû enfermer à ma place.

Je ne me sens pas déprimée, ni frustrée ni inutile. Je ne suis pas rendue au point où l'on se dit que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, au contraire. J'ai mené mon existence intensément. Je crois seulement qu'elle n'a plus rien à m'offrir sinon ce grand départ. Tout le monde part de toute façon, alors j'aurai au moins le mérite d'avoir pris les choses en main.

Comme je ne peux plus compter sur la collaboration de mes parents, je vais devoir agir seule et dans le secret. J'ai pris rendez-vous avec la grande faucheuse. J'aurais pu attendre qu'elle passe dans le coin et qu'elle m'amène de l'autre côté, mais j'ai horreur d'attendre. Ne dit-on pas que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même?